À l'orphelinat

Traduit par Lydia Waleryszak

Tous droits réservés

Informations sur le document

Titre **À l'orphelinat**

Publication Latona, Pologne, 1998.

Traduction Lydia Waleryszak

Contexte Ce dialogue entre deux enfants placés en orphelinat (imaginaire ou restitué par la plume de Janusz Korczak) fut diffusé par la Radio Polonaise, à l'occasion de la Semaine de l'Enfant en 1931.

Contact Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / www.korczak.ch

Tous droits réservés

À l'orphelinat

Dans la cour d'un orphelinat, des garçons s'amusent. Pas tous. Certains ne font que regarder les autres jouer. L'un d'eux est adossé à un mur, il se frotte les paupières. Il a peut-être une poussière dans l'œil, ou peut-être qu'il pleure. Le chahut, les cris, les rires.
L'atmosphère est joyeuse, mais pas pour tous.
Plus loin, près de l'enceinte, deux garçons sont assis sur une poutre. Le plus jeune est arrivé à l'orphelinat tout récemment, trois jours plus tôt. Ils discutent.
Voilà ce qu'ils se disent :

- Ça fait longtemps que t'es là, toi ?
- Cet hiver, ça fera deux ans.
- Elle te manque pas, ta maison ?
- Bien sûr qu'elle me manque, mais qu'est-ce que j'y peux ? Avant, j'étais dans un autre orphelinat. C'était pire. On nous battait et on nous privait de nourriture. J'y suis resté un an. J'ai attrapé des engelures aux mains et à un pied, j'avais plein de plaies. On me forçait à frotter les sols avec de l'eau froide, fallait que ça brille. Après, maman m'a retiré de là.
- T'as une maman ?
- Oui… pas toi ?
- Non. J'ai plus de papa ni de maman.
- Qui est-ce qui s'est occupé de toi ?
- Quand maman est morte, mon père et moi, on a emménagé chez ma tante. Mon père était encore en bonne santé et il travaillait. Après, quand mon père est mort, ma tante m'a envoyé chez ma grand-mère. Mais ma grand-mère vivait déjà chez des gens. Elle m'a confié à des personnes qu'elle payait. Après, elle a arrêté de payer parce qu'elle avait plus d'argent. Je suis allé à la campagne… Je ne sais plus très bien où… Je passais de maison en maison. Après, j'ai rejoint mon frère chez « tonton ». On l'appelait comme ça, mais c'était pas notre oncle, c'était un ami de papa. Il était gentil avec nous, mais sa femme était toujours sur notre dos. Elle disait tout le temps qu'on était des « parasites » et elle criait sur tonton parce qu'il nous avait pris avec lui. Jusqu'au jour où elle nous a conduits à l'orphelinat. Mon frère pleurait, il avait peur, il ne voulait pas y aller, alors elle a dit qu'elle nous abandonnerait dans la forêt ou qu'elle nous jetterait dans le fleuve.
- Moi, j'ai deux sœurs. La plus grande travaille comme domestique. Chez des gens riches. Ils ont un magasin. Ça fait si longtemps que j'ai pas vu ma sœur que je ne suis pas sûr de pouvoir encore la reconnaître. Elle me racontait toujours des histoires. Surtout celle de Cendrillon.
- Mon frère, lui, il me fabriquait des petits bateaux avec de l'écorce. Pas loin de chez nous, il y avait un petit cours d'eau, un ruisseau. Alors je faisais voguer mes bateaux. Dans le jardin, il y avait aussi des fraises. T'en as déjà vu, t'en as déjà goûté ? Un vrai délice.
- Il avait un canif ?
- Non. Il taillait les bateaux avec un morceau de verre. Une fois, je suis tombé dans le ruisseau. Mon bateau était allé trop loin, je me suis penché et – plouf ! – je suis tombé. Je ne savais plus quoi faire : rentrer chez moi ou pas. Je suis rentré et j'ai eu droit au ceinturon de mon père.
- Ton père était encore vivant à l'époque ?
- Ben… oui. Sinon il aurait pas pu me corriger !

Tous droits réservés

- T'as pleuré ?
- C'est normal, j'étais encore petit.
- Moi, j'ai jamais pleuré, les fois où on m'a battu. Dans l'autre orphelinat, y avait un monsieur, un éducateur. Il avait un bâton. Non, pas un bâton, une discipline. Avec cinq cordelettes. Un jour, il faisait beau. Nous, là-bas, on marchait pieds nus. Je me suis allongé sur un appentis, je me réchauffais au soleil. J'étais bien. Un moineau s'est posé à côté de moi. J'ai sifflé. Il a tourné sa petite tête et m'a répondu. Cui-cui, cui-cui. C'était comme si on discutait. Mais l'éducateur a vu que j'étais sur l'appentis, il s'est approché en silence… et il a fouetté mes pieds de toutes ses forces avec sa discipline, c'était comme si on m'avait collé un fer brûlant. Je me suis dit : « Tu vas le regretter », mais j'ai pas pleuré.
- T'avais pas le droit d'être sur cet appentis ?
- J'en sais rien. Peut-être bien, ou peut-être que ça lui plaisait pas. Là-bas, il y avait un chien. Il s'appelait Apporte.
- Mon père, lui, il avait une petite chienne. Il l'a vendue. C'était une chienne de race.
- Moi, jamais je l'aurais vendue. Un chien, c'est comme un ami, un frère.
- C'est un péché de dire qu'un chien, c'est un frère.
- C'est pas vrai. Je sais très bien qu'un chien, c'est pas un être humain. Mais quand il te regarde dans les yeux et qu'il te lèche, c'est comme s'il comprenait tout et qu'il savait parler. Quant aux humains, on ne me la fait pas, ils disent que t'es leur ami, mais je sais très bien de quoi ils sont capables. Je préfère encore rester seul. Maman aussi me disait de ne pas traîner avec les autres garçons. Ils te poussent à mal. Vaut mieux lire un livre. Dommage qu'il y ait si peu de livres intéressants dans le monde.
- Vous allez au cinéma parfois ?
- L'an dernier, on y allait. Il y avait une dame qui travaillait ici. Elle était gentille, mademoiselle Helena. Celle de maintenant, elle ne fait rien. Elle dit qu'elle a honte de traverser la ville avec une bande de garnements.
- Et la gentille, elle est où maintenant ?
- Je sais pas. Elle est partie. Les garçons ne l'écoutaient pas. C'était le bazar. Tu vas voir, d'ici quelque temps, tu te rendras compte par toi-même comment ils sont. Personne de gentil ne peut les supporter. Le pire, c'est Olek…
- C'est qui ?
- Le grand à qui il manque une dent. Il mène la vie dure à tout le monde. Tout le monde doit lui obéir. Il dit que c'est lui le chef. Il veut devenir gangster. Il raconte qu'il va réunir une bande et que, quand il sera grand, il pillera des banques. Il a déjà trois complices.
- Et on lui dit rien ?
- Que veux-tu qu'on lui dise ? Personne n'est au courant. Un jour, il l'a dit à une éducatrice, et elle a ri, c'est tout. Elle lui a dit « Tu vas me tuer, moi aussi ? » Il lui a fait croire que c'était une blague. Quant le petit Józek a reçu une écharpe de sa maman, il ne l'a même pas gardée une heure. Sa mère avait à peine passé le portail qu'il lui a dit : « Prête-la moi ! »
- Et il lui a donné ?
- Essaie seulement de refuser. T'en sais encore rien, mais si tu leur donnes pas ce qu'ils veulent, ils le prennent de force et te frappent en prime.
- Mais on peut se plaindre aux éducateurs !
- Bien sûr qu'on peut. Mais il sait toujours s'en sortir. J'arrive pas à croire comment c'est possible de mentir comme lui. La honte, il connaît pas. Un jour, il a pris une balle à un garçon. Ça s'est su. Il a appelé ses propres témoins et a prétendu qu'il avait donné cinquante grosz au garçon, qu'il la lui avait achetée. C'est lui le voleur et il a traité l'autre de voleur. Il a dit « C'est un malin : il veut le ballon et l'argent du ballon. »

Tous droits réservés

- Il la lui a pas rendue ?
- Il est pas né celui à qui il rendra quelque chose ! À la distribution des œufs, lui et sa bande en avaient toujours quatre chacun au lieu d'un. Pour un rien, ils disent : « Tu paries ? ». Il a parié vingt œufs avec un garçon que le tigre est plus fort que l'éléphant. Il a appelé un garçon de sa bande, et l'autre a répondu : « Bien sûr qu'il est plus fort ! ». Ils tiennent toujours avec lui. Quand c'étaient pas les œufs, c'étaient les côtelettes. Il rafle tout ! Et celui qui avait perdu son pari avait faim et il a été obligé de mendier du pain. En plus, Olek en rajoutait : « Fais mon lit, cire mes chaussures. » Il en a fait son esclave.
- À sa place, je ne me serais pas laissé faire.
- Il t'aurait fait peur la nuit ou aurait renversé de l'eau dans ton lit pour faire croire à tout le monde que tu avais fait pipi. Il trouve toujours un moyen. Mais surtout ne dis à personne que je t'ai raconté tout ça. Il roule tous les nouveaux arrivants, et ce sont eux qui me font le plus pitié. Parce qu'ils ne le savent pas encore, ils ne connaissent personne. C'est à cause de lui si mademoiselle Helena est partie. Il a dit tout de suite : « Elle se mêle un peu trop de tout, elle se croit plus forte que nous. » Il a commencé à monter les garçons contre elle. Il a dit qu'elle ne ferait pas long feu ici, que c'était son territoire à lui.
- Ça veut dire quoi un territoire ?
- Je sais pas trop. Ça doit vouloir dire la même chose que la terre, l'endroit. Quand je serai grand, je serai éducateur. Je connaitrai déjà toutes ses ruses.
- Tu le frapperais ?
- Pourquoi tout de suite frapper ? Mais je n'ai pas encore fini mon histoire, celle avec le chien qui s'appelait Apporte. Il était très intelligent, ce chien. Quand on l'appelait et qu'on lui disait « Apporte ! », il rapportait tout dans sa gueule. Un jour, l'éducateur – tu sais, l'autre dont je t'ai parlé – il avait posé sa discipline et il lisait le journal. Le directeur est arrivé, alors il s'est levé et s'est éloigné pour discuter avec lui. À ce moment-là, j'ai dit tout bas « Apporte, mon chien. » Il n'a pas hésité une seule seconde. Je l'ai récupérée tout de suite. J'avais préparé un trou près du muret. Je ne savais pas quand ni comment, mais j'avais décidé d'enterrer sa discipline. Et je l'ai fait. Ils ne l'ont jamais retrouvée. Bien sûr, il a soupçonné l'un d'entre nous, mais comme il n'avait vu personne à côté du banc…
- T'as pas eu peur ?
- Bien sûr que j'avais peur. Mais que veux-tu ? Faut bien se débrouiller. Après avoir passé trois ans en orphelinat comme moi, tu apprendras aussi à te débrouiller. Attends seulement ! Quand j'aurai fini l'école, tu verras ! Ici, c'est difficile d'étudier, t'es tout le temps dérangé, il n'y a pas un seul coin tranquille, partout on crie, on se bouscule. Mais moi, j'apprends mes leçons, je n'ai pas une seule mauvaise note. Je me suis forgé une volonté à toute épreuve. Peu importent les obstacles que je rencontrerai, je serai éducateur. J'ai trop souffert, je veux que les orphelins soient mieux traités sur terre. Olek, il peut bien s'entourer de bandits, moi, je m'entourerai de gens bien, et on verra qui seront les meilleurs. Eux ou nous. Les gens bien ne se trahissent pas ; eux, ils n'arrêtent pas de se disputer et de se bagarrer. Si c'est pas avec l'un, c'est avec l'autre. Ils sont tous envieux et jaloux. Nous, on sera unis. Je l'ai dit à maman, mais elle m'a dit que j'étais encore trop jeune. C'est pas grave, je peux attendre. Mais je ne changerai pas d'avis. Je retrouverai mademoiselle Helena, pour qu'elle s'occupe de l'administration, et toi et moi, et d'autres encore – je te les montrerai – on éduquera les orphelins autrement. Ce sera mieux. Après tout, ce n'est pas de notre faute si mon père est mort et que toi, t'as perdu ton père et ta mère.

Tous droits réservés